

Contexte

La guerre de trente ans

Nous sommes dans la nuit du 10 au 11 novembre 1619 aux environs d'Ulm sur les rives du Danube. Descartes est un jeune cavalier français de 23 ans. Afin de parfaire son éducation, il s'était engagé quelques années auparavant et comme de nombreux gentilhommes de toute l'Europe, dans l'armée de Maurits van Nassau, fils de Guillaume I^{er} d'Orange-Nassau, le fondateur de la civilisation néerlandaise. Ce dernier avait été assassiné par Balthazar Gérard en 1584 aux commencements de la guerre de quarante-vingts ans, connue aussi sous le nom de « la révolte des gueux » contre la monarchie espagnole qui régnait alors sur les Pays-Bas. L'année 1619, l'une des dernières de la « trêve de douze ans », est marquée par la réapparition de tensions vives entre les deux royaumes. Maurits van Nassau est depuis peu devenu l'un des princes les plus puissants d'Europe. Après des succès militaires éclatants grâce à une armée moderne où régnait l'esprit froid et calculateur du chef de guerre néerlandais, il était depuis 1618, depuis la mort de son frère aîné, Prince d'Orange. Dans l'école de guerre qu'il avait fondée, la première de son genre, Descartes avait été confronté à un savant mélange de culture latine où dominait la figure du stratège romain Végèce (V^e siècle) et de sciences modernes comme la balistique, l'hydrostatique, la mécanique, la physique et la nouvelle géométrie où rayonnait la figure de l'ingénieur Simon Stevin dont les recherches allaient jouer un grand rôle dans la vie du futur philosophe.

Cependant, en 1619, au moment où le Prince d'Orange élimine ses opposants, cherche le pouvoir absolu et envisage de reprendre la guerre contre l'Espagne (ce qui aura lieu deux ans plus tard en 1621), Descartes se trouve contre toute attente dans le camp opposé, sous le commandement du Duc de Bavière au sein de la Sainte Ligue Catholique qui jouera un rôle central dans le tourbillon politique et religieux qu'a été la guerre de trente ans. Pourquoi ce fait est-il surprenant dans la mesure où Descartes est lui-même catholique et, comme Maximilien de Bavière, élevé chez les jésuites ? D'une part parce que la Ligue Catholique est l'ennemie des Provinces Unies où il a été formé et où il retournera vivre durant ses années les plus fertiles ; elle est d'autre part l'ennemie de l'Union protestante, menée

par Frédéric V du Palatinat, tout juste élu roi de Bohême pour un hiver et père d'Elisabeth, la future abbesse protestante d'Herford, alors à peine âgée d'un an, dont la correspondance avec Descartes restera justement célèbre ; elle deviendra également l'ennemie de la Suède de Gustav II qui n'a pas encore fait « roi » sa fille Christine, qui échangera elle aussi quelques lettres avec Descartes avant de le recevoir comme précepteur à sa cour où il mourut à peine un an après son arrivée, à l'âge de 54 ans, dans des circonstances qui sont encore aujourd'hui débattues ; elle deviendra enfin et surtout l'ennemie de la France qui, bien que catholique et combattant chez elle les protestants, soutiendra politiquement les opposants à Philippe IV d'Espagne et aux Empereurs des romains Ferdinand II et Ferdinand III, dans l'espoir de freiner la domination des Habsbourg en Europe. Même si nous ne sommes pas encore entrés dans la « la guerre fourrée » que mènera Richelieu, le jeune Louis XIII, du haut de ses 18 ans, adopte déjà une neutralité agressive dans le conflit de Bohême en se contentant d'envoyer une médiation diplomatique pour régler le conflit d'Ulm au lieu des soldats qu'il avait promis à l'Empereur. La France sort à peine d'une lutte pour le pouvoir entre Marie de Médicis et Louis XIII, « la première guerre de la mère et du fils » qui permit à Richelieu de revenir en grâce aux yeux du roi du fait de son habileté diplomatique lors de la rédaction du traité d'Angoulême, alors même qu'il avait été entraîné par la chute de la régente dont il était l'un des conseillers. La lutte qui oppose alors les plus hauts membres du clergé français à cette époque ne sera pas sans conséquence sur la vie de Descartes : de même que Guez de Balzac, il trouvera en effet ses soutiens chez les adversaires de Richelieu, le cardinal de Bérulle et le cardinal de La Valette. Si en 1619 aucun des trois n'a encore été créé cardinal, les oppositions sont déjà vives et la guerre généralisée pour la domination politique en Europe se double ainsi de luttes théologiques qui se répercutent directement sur les théories scientifiques dont la grande révolution entre alors dans sa phase la plus intense.

La révolution copernicienne

À 23 ans, Descartes est cependant encore loin de ces plus hautes sphères du pouvoir. Il parle déjà bien néerlandais, se vantant de ses progrès dans ses lettres à Beeckman, un mathématicien zélandais diplômé de l'université de Caen avec qui il lia une forte amitié. Beeckman fut son premier maître, celui qui l'initia à la « physique mathématique », la science des esprits libres de l'avant-garde dont Descartes allait devenir l'un des chefs de file, malgré des relations souvent ambivalentes avec les autres acteurs du plus grand changement de paradigme épistémologique de notre civilisation. S'il garda toute sa vie les lettres de Beeckman, c'est, dira-t-il onze ans plus tard à Mersenne, pour se souvenir « combien la sotte gloire d'un pédant est ridicule » (AI I, 285).

Un cavalier français, excellent escrimeur, élevé chez les jésuites, parlant néerlandais et se frottant à la musique, à la peinture, aux mathématiques et aux sciences modernes avec succès se trouve donc dans le Jura souabe au moment où a lieu l'un des premiers sièges de la ville d'Ulm. Ce qui le motivait, selon les textes fragmentaires qui restent de cette époque, était de suivre la trace d'une société secrète, dont seuls les éventuels membres pourraient attester de l'authenticité : l'illustre Ordre de la Rose-Croix. *Les Noccs chymiques de Christian Rosenkreutz* venaient d'être publiées en 1616 et alimentaient toutes sortes de spéculations dans l'Europe entière. En 1623, alors que Descartes sera de retour en France, éclatera l'affaire des placards « rosicrucien » de Paris, que l'on considère aujourd'hui comme un simple canular potache, mais dont on soupçonna un moment Descartes d'y avoir participé, ce qui fascine encore les esprits les plus romanesques, prompts à voir en Descartes un espion (sans qu'on sache vraiment qui il espionnait ni pour le compte de qui comme tout parfait agent double), voire un mage initié aux secrets de la kabbale, de l'Alchimie ou de tout autre courant ésotérique d'une liste jamais exhaustive.

Cependant, au-delà des épisodes semi-légendaires de sa vie, il est en tout cas certain que, plus encore que Montaigne, Descartes sembla se tenir toujours métis et chancelant au cœur du tourbillon d'un siècle naissant où triomphaient le baroque, le trompe-l'œil, le faux-semblant et les illusions

d'optique. Ce tourbillon est aussi celui du premier des trois rêves qu'il fît dans le poêle, cette petite chambre chauffée de la campagne souabe où venaient se reposer toutes sortes d'aventuriers : « le 10 novembre 1619, comme j'étais rempli d'enthousiasme et que je découvrais les fondements d'une science admirable... » (AI I, 53). La suite du texte manque, mais le récit des trois rêves nous est parvenu par Baillet, le premier biographe de Descartes. Dans notre premier chapitre, nous décrivons plus précisément ces rêves sur lesquels tant d'analyses ont déjà été écrites à la recherche de la clé de la psychologie, ou même du système de Descartes. Nous y chercherons quant à nous plus modestement le point de départ d'un cheminement tortueux mais balisé au sein de l'une des œuvres les plus passionnantes de l'histoire de la pensée, dont « la science admirable » marque un point de rupture d'une rare ampleur puisqu'elle n'inaugure rien de moins qu'une nouvelle époque, celle de notre scientificité moderne, où la technique et l'esprit « cartésien » imposent à la nature un nouvel ordre. Même si l'on réduit souvent trop vite cet ordre à sa dimension rationnelle et mécaniste, il reste néanmoins indéniable qu'apparaît à l'époque de Descartes une nouvelle conception de l'univers où se déploie une puissance industrielle à laquelle les savants des époques précédentes n'auraient pas même su rêver.

Prenant place entre Galilée, condamné en 1633 pour ses thèses sur la nature des corps et sur le mouvement de la terre, et Newton, pour qui la lecture des *Principes de la philosophie* fut capitale dans l'élaboration de sa théorie de la gravitation universelle, l'œuvre de Descartes apparaît à un moment crucial de l'histoire des sciences. Mathématicien, physicien et philosophe majeur, la nouveauté radicale de sa méthode en fait un jalon indispensable pour comprendre le sens moderne du devenir objectif des sciences de la nature et de leur articulation encore problématique aujourd'hui aux sciences de l'esprit. Pionnier dans l'établissement de la géométrie analytique, il jouera également un rôle décisif dans la fondation d'une physique mathématisée lors d'une période que les historiens des sciences ont pris coutume d'appeler la « révolution copernicienne ». Depuis la démonstration de la supériorité explicative du modèle héliocentrique par Copernic en astronomie, la conception que les savants se font de la nature a connu

en effet des bouleversements dont nous éprouvons encore les lointaines conséquences. Kepler et Galilée seront les premiers à poser que les vérités mathématiques peuvent être utilisées comme principe d'interprétation de l'intégralité du monde physique. Cette thèse hétérodoxe s'opposait, d'une part à l'héritage de la cosmologie d'Aristote et de Ptolémée qui séparait une sphère supralunaire (la sphère des étoiles fixes aux trajectoires prévisibles se trouvant au-delà de la lune) et une sphère sublunaire (la sphère de notre nature changeante et difficilement prévisible) et d'autre part au dogme de la création divine et du salut de l'âme. Cette dernière idée, qui implique la responsabilité des hommes face à leurs actes, entre en effet en contradiction directe avec la nécessité aveugle des déductions mathématiques. Accorder la vérité révélée par les textes sacrés avec la vérité des connaissances abstraites et la vérité de ce que nous percevons allait ainsi devenir une des plus grandes aventures intellectuelles de notre civilisation et Descartes allait y jouer le premier rôle.

L'apothéose baroque

Mais à cette ligne claire des commentaires officiels, l'origine onirique sur laquelle nous venons d'insister nous permettra également d'ajouter des courbes plus souples où l'ombre, loin d'occulter la lumière, en révélera davantage l'éclat. Car c'est bien là le sens des premières *confidences* de Descartes à ses lecteurs : il prendra lui-même « le parti d'*ombrager* toutes choses, selon, écrit Brunschvicg, la devise dont on a tourné contre lui la formule trop ingénieuse, mais dont, avec un peu de charité, il n'était pas malaisé de rétablir la véritable intention : *larvatus pro Deo* (masqué devant Dieu) » (EP I, 151). Dans ses *Préambules*, propos énigmatiques qu'il conserva toute sa vie dans son « carnet secret », un petit registre en parchemin dont il ne nous reste que quelques fragments recopiés de la main de Leibniz, il écrivit en effet : « La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse. Les comédiens, appelés sur la scène, pour ne pas laisser voir la rougeur de leur front, mettent un masque. Comme eux, au moment de monter sur ce théâtre du monde où, jusqu'ici, je n'ai été que spectateur, je m'avance masqué » (AT, X, 212 ; AI I, 45).

Ce n'est donc pas sans crainte que nous nous avançons nous-mêmes sur la scène des études cartésiennes afin d'imaginer notre propre fable, un Descartes à notre mode. Pour le dire en une phrase, notre perspective, qui était encore dominante au début du XX^e siècle, est celle du spiritualisme de Brunschvicg, qui n'hésita pas à s'engager dans une voie qu'il est possible de qualifier, malgré les réserves qu'il put formuler à l'égard de ce terme, de néocartésienne. Si ce courant interprétatif a quasiment disparu aujourd'hui au profit d'une lecture soit scolastique, soit matérialiste de Descartes, un tel point de vue nous semble néanmoins toujours philosophiquement fertile en ce qu'il nous permet de saisir l'unité d'une pensée en nous aidant à comprendre comment s'y articulent le rationalisme le plus strict où s'annonce le positivisme français sans pourtant se réduire à un atomisme naturaliste, et une philosophie de la conscience où la question de la liberté nous propose de cheminer en direction de ce que nous nommerons la puissance de l'esprit. Cette puissance, à partir de laquelle s'établit en nous et sans nous la frontière entre le fini et l'infini, constitue la trace au sein du Moi de l'impersonnel dont il procède et auquel, dans le même mouvement il se convertit.

L'inflexion néoplatonicienne de ce geste dont nous tenterons de mettre en évidence ce qui a pu la motiver dans les textes où elle apparaît de manière la plus nette, pourrait ainsi nous offrir le moyen de comprendre dans quelle mesure Descartes fut un relais crucial dans la transmission des problèmes de la création continuée, de la *causa sui*, de la liberté d'indifférence et de l'union de l'âme et du corps. Depuis son origine néoplatonicienne et souvent mystique, jusqu'au positivisme spiritualiste où c'est à la science moderne que s'en remettent de plus en plus ceux qui tenteront d'établir un savoir universel sur l'intuition d'un esprit libre, tout le problème consistera à comprendre la manière dont cet esprit s'incarne au sein d'une réalité corporelle et mécanique. Si nous n'ignorerons pas le commentarisme le plus récent, nous n'en ferons donc pas état dans ce qui va suivre, afin de maintenir une lecture directe des textes fondamentaux et bien connus que nous tenterons d'éclairer à la lumière de fragments laissés souvent

dans l'ombre mais qui ajoutent des reflets troublants à la surface lisse du célèbre **cogito** où la fondation moderne de la science objective sur un Sujet creuse de nouveaux abîmes de sens.

Nous repousserons d'ailleurs l'étude de ces pages les plus célèbres aux derniers chapitres de l'ouvrage afin d'aborder la pensée de Descartes au fil de ses détours parfois déroutants, mais où nous chercherons à chaque fois à mettre en évidence quelques thèmes parfois négligés qui nous semblent se maintenir tout au long de l'œuvre et en établir la structure profonde. Notre parcours nous mènera ainsi des travaux mathématiques de jeunesse qui culminent dans la *Géométrie* de 1637 et la fondation de la géométrie analytique, jusqu'aux *Principes de la philosophie* (1644) et sa physique des tourbillons ; mais aussi et de façon plus souterraine depuis *L'abrégé de musique*, le tout premier écrit de Descartes, jusqu'à la « Lettre sur l'Amour », sommet méconnu d'une œuvre qui n'en manque pas et où l'ultime méditation de Descartes nous livre la véritable méthode vers l'esprit. C'est à la croisée de ces chemins que nous trouverons les textes métaphysiques de Descartes où s'éveille l'égotisme d'un Moi sur le point de prendre la place de Dieu. La révolution galiléenne qui œuvre à la mathématisation de la physique et à la fondation de la science moderne, sera alors mise en perspective en direction non pas de la nature mais de l'esprit qui seul confère à celle-ci signification et harmonie.